http://cinemateur01.com

Fiche n° 1571
Frost - Sortie le 21/03/2018
France, Lituanie, Ukraine, Pologne - 2h00 mm
Du 7 au 13 février 2018 - VO

Rokas et Inga, un couple de jeunes lituaniens, conduisent un van d'aide humanitaire depuis Villnius jusqu'en Ukraine. Au fur et à mesure de leur voyage au gré des rencontres, ils se retrouvent livrés à eux-mêmes, traversant les vastes terres enneigées de la région du Donbass*, à la dérive entre des vies déchirées et les débris de combats. En s'approchant de la ligne de front, ils se découvrent l'un l'autre et appréhendent peu à peu la vie en temps de guerre.

*(*En mars 2014, suite au renversement du président ukrainien Viktor Ianoukovytch et à l'installation d'un nouveau régime, un conflit armé a éclaté dans le Donbass entre des rebelles russophones et les nouvelles autorités centrales de Kiev)*

Dossier de Presse - Interview de Sharunas Bartas par Jean-Michel Frodon- Luboxfilms

Y a-t-il eu […] un déclencheur pour la mise en route du projet ? Oui, les images de Maïdan [place de l'Indépendance] à Kiev. Pendant l'occupation de la Place, jusqu'au renversement du gouvernement pro-russe le 22 février 2014, on pouvait suivre 24 heures sur 24 ce qui s'y passait sur Internet. J'ai passé beaucoup, beaucoup de temps à regarder. Cela faisait écho à des événements que j'ai vécu, au moment de la disparition de l'Union soviétique, avec les mouvements d'indépendance des anciennes républiques, mouvements qui n'ont pas tous aboutis. La crise ukrainienne a suscité beaucoup d'émotion en Lituanie, les gens se sont sentis concernés – je ne sais pas qu'elles ont été les réactions en France ? On parle aujourd'hui de l'Europe, mais en Europe, il y a ceux qui ont été envahis et opprimés, et les autres.

Comment avez-vous travaillé avec Anna Cohen-Yanay, qui cosigne le scénario ? Pour ce film, j'ai eu besoin d'un interlocuteur au moment de l'écriture, comme cela m'était déjà arrivé pour *Indigènes* d'Eurasie. Anna est une scénariste et réalisatrice israélienne. Je l'ai rencontrée grâce à ma productrice française, Janja Kralj. Elle a développé les idées qui me venaient, elle en a fait des scènes écrites. En travaillant avec Anna, j'ai précisé et approfondi ce vers quoi j'allais.

Diriez-vous de Frost que c'est un road-movie ? Je ne sais pas. Il commence comme un road-movie, il a à l'évidence toutes les caractéristiques d'un road-movie, mais il se pourrait bien qu'il se transforme en autre chose à mesure qu'il avance.

Connaissiez-vous la route qu'empruntent les personnages du film avant d'y aller pour filmer ? Oui. Je suis allé dans cette région en temps de paix, j'ai filmée en Crimée *Seven Invisible Men*, j'avais beaucoup circulé dans ces parages. Et j'y suis retourné pour préparer le tournage, alors que la guerre avait éclaté.

Qui sont les acteurs principaux ? Mantas Janciauskas, qui joue *Rokas*, est élève à l'Académie Lithuanienne de Musique et de Théâtre, il prend des cours de mise en scène. Je le connaissais déjà, je voulais travailler avec lui. Je ne connaissais pas Lyja Maknaviciute, qui joue *Inga*, elle est en deuxième année dans la même Académie. Mantas et Lyja ont accepté de se lancer dans l'aventure du film sans vraiment savoir ce qui allait se produire. Ils étaient un jeune couple qui prend la route, comme leurs personnages.

Et Vanessa Paradis ? Je la connais depuis longtemps. Mais jusqu'alors il n'y avait jamais eu d'occasion de travailler ensemble, finalement cela s'est présenté. Après la rencontre à l'hôtel avec Rokas, j'ai voulu qu'on la retrouve seule, pour cette unique fois le film s'éloigne des personnages principaux : nous accompagnons la journaliste française sur Maïdan. Je voulais montrer à quoi ressemble ce lieu aujourd'hui, et le montrer à travers ce regard un peu distant, cadré, d'une photographe étrangère. Et les autres personnes que les protagonistes rencontrent en chemin, les soldats, les villageois… Ce sont des vrais soldats, des vrais villageois.

Comment s'est passé le tournage ? Ça n'a pas été facile, cela a été une longue expédition. A partir du moment où on est partis de Vilnius, nous avons roulé et filmé pendant trois mois, sans jamais revenir à la maison. Nous avons parcouru environ 13 000km, avec un convoi de 30 personnes dans 10 voitures – une équipe cosmopolite, avec des personnes de quatre nationalités, Lituaniens, Ukrainiens, Polonais et Français. J'ai beaucoup tourné, bien plus que ce qui figure dans le film, c'était inévitable dans ces circonstances. Il y a beaucoup d'épisodes qui ne sont pas dans le film. On tournait parfois très près de la ligne de front, un jour on s'est fait tirer dessus à la mitrailleuse. Tout le monde s'est jeté au sol. Au bout d'un moment nous nous sommes relevés, et en face ils ont recommencé à tirer. Il faut comprendre que les lignes de fronts sont parfois très proches, 20 ou 30 mètres. Certains jours, c'était véritablement dangereux.

Vous faites un grand usage des gros plans dans ce film. C'est ma façon d'essayer de percevoir les sentiments des gens, et de les faire partager. Je préfère cela aux dialogues. Ce qui se passe sur les visages est important.

Qu'est-ce qui pousse Rokas à continuer, à s'enfoncer dans ce territoire en guerre ? Je crois qu'il y a chez lui un sentiment d'inachèvement, il n'a pas rempli la mission qu'on lui avait confiée. Mais surtout il éprouve une grande curiosité. Il vient d'un pays qui est à l'écart de la guerre, mais qui a en même temps une grande proximité avec le monde où elle a lieu. Rokas veut dépasser ce fossé en lui, et chez ceux de sa génération. Il avance poussé par une force, et sans avoir conscience des risques qu'il prend. C'est quelqu'un qui n'a jamais connu la guerre, qui n'en a pas intériorisé les dangers. et la mémoire des souffrances liées à la guerre s'évanouit rapidement.

Les gens oublient vite ce qu'est la réalité de la guerre, il suffit d'une génération et la mémoire des souffrances liées à la guerre s'évanouit rapidement.

Vous-même, pensez-vous avoir mieux perçu ce qu'est la réalité de la guerre ? Oh moi, pour avoir vécu à l'ère soviétique, je sais ce que c'est que la violence. Mon vécu est différent de celui de la génération plus jeune. Au terme d'un film si puissamment inscrit dans le territoire, la matérialité de la boue et de la neige, le dernier plan est inattendu. Tant mieux. J'ai gardé l'utilisation du drone pour la fin. Je voulais qu'à la fin, le corps soit comme une pierre dans la neige, ou comme un objet parmi les autres, inscrit dans ce paysage glacé.

Libération - *«Frost», sans crier guerre »* - Luc Chessel — 23 mai 2017

Dépeupleur. Le film de Sharunas Bartas, qui met en scène un jeune couple lituanien parti en convoi humanitaire vers le Donbass, réserve un finale magnifique.

[…] A l'occasion, l'année dernière, de la sortie de son précédent film, *Peace to Us in Our Dreams,* et de la rétrospective de son œuvre au Centre Pompidou à Paris, on avait, pour jouer au plus malin, fait hériter Bartas de cet ancestral titre de gloire : l'homme le plus triste d'Europe. Qui le lui aurait disputé ? Son dernier film, qui est un trajet vers l'endroit le plus triste d'Europe, le Donbass et sa ligne de front désertique, pourrait lui valoir un autre nom, pourquoi pas «le Dépeupleur». C'était le mot inventé, jusqu'à preuve du contraire, par Samuel Beckett : *«Séjour où des corps vont cherchant chacun son dépeupleur. Assez vaste pour permettre de chercher en vain. Assez restreint pour que toute fuite soit vaine.»* […]

Marge. Ceux qui s'en vont dans *Frost,* ce sont deux jeunes Lituaniens, Rokas et Inga, un couple d'amoureux qui part de Vilnius en camionnette vers Kiev et au-delà, à 1 500 km au sud-est de chez eux, pour livrer *«des trucs»* : une mission d'aide humanitaire en soutien aux troupes ukrainiennes, qu'un ami de Rokas lui refile au dernier moment. Il y aura la route, avec quelques rencontres, et pour finir l'arrivée en plein cœur de nulle part, dans cette zone frontalière disputée, où l'armée nationale et les séparatistes prorusses campent sur leurs positions instables.

Comme dans tous les films de Bartas, ce sont les visages qui nous cinglent en premier lieu. Ceux de Mantas Janciauskas (qui joue Rokas) et Lyja Maknaviciute (qui joue Inga). Énigmatiques parce qu'on y lit toujours autre chose que ce qui se passe : non pas illisibles, mais lisibles à côté, dans la marge. Emus, mais comme par autre chose que ce qu'ils ont sous les yeux - le film est plein d'un grand contrechamp invisible. Pas un hors-champ, plutôt une absence, un interlocuteur muet ou manquant. Ils sont à la fois ensemble et pas du tout, ces amoureux, ne cherchent pas des yeux la même chose. Rokas, qui semblait mener l'aventure, cherche cette chimère que le hasard lui donnera sans retour possible : une expérience. Inga sait que ça n'existe pas, aussi préfère-t-elle se taire. L'un dit que l'amour et la tristesse sont si proches qu'ils sont difficiles à distinguer. Il préférerait un amour débarrassé de toute possession. Elle aime l'amour comme il est. Tous les films parlent des garçons et des filles - s'il y a ou pas, entre eux, cette différence-là.

Une expérience : ça n'existe pas. *Frost,* pour un film de Bartas, parle beaucoup. Rokas et Inga, qui bien sûr aiment mieux boire que parler (ils sont du peuple des lents), s'arrêtent à Kiev dans un hôtel où ils rencontrent des journalistes internationaux. C'est la sphère d'une parole pleine d'expérience et qui aurait tout compris : peut-être le lieu d'une décadence. Vanessa Paradis y apparaît sous les traits de Marianne, une photographe, comme une épreuve pour Rokas dans son trajet, une étape sur le chemin de ne plus rien savoir. Ces scènes d'hôtel pourraient être satiriques, elles ne le sont pas, ne sauraient l'être, question de caractère : la tristesse n'est pas la méchanceté. Simplement, la guerre n'est pas là, et c'est la guerre que le film (en tout cas, celui de Rokas) cherche. Le journalisme ne connaît rien à la mort, il croit encore en l'existence des peuples. Il faudra pousser un peu plus loin.

Lisière. On s'en voudrait de révéler la fin du film. Tout le monde vous dira que les vingt dernières minutes sont magnifiques : vous serez bien avancés par les adjectifs. Il y avait jusqu'ici le film de Rokas et le film d'Inga, côte à côte, sa quête à lui, son intelligence à elle. Voici le film du Dépeupleur qui commence. *«Séjour où des corps vont…»* Le Dépeupleur aime nous faire attendre : cela met dans un certain état, où toute fuite devient vaine. On y verra la guerre là où elle est supposée être, filmée sur les lieux d'un front documentaire, à la lisière d'une Russie invisible, menaçante. Ceux qui font la guerre, par exemple le bataillon beckettien des chercheurs de cadavres, savent qu'il ne s'agit que de choisir entre tuer son père et tuer sa mère : de quelque chose d'absolument illogique. C'est la question des peuples, de comment s'en débarrasser. Le cinéma est libre quand il laisse tout derrière lui, se retournant pour jeter un dernier regard sur le règne de l'arbitraire. Et il est beau quand il s'envole, vous verrez, nous abandonnant à l'expérience de notre absence de liberté.

Pour aller plus loin :

Sur Sharunas Bartas :

Sharunas Bartas ou les hautes solitudes, sous la direction de Robert Bonamy, co-édition *De l'incidence* éditeur-Centre Pompidou, Paris, 2016

Sur la Révolution ukrainienne de février 2014 et la guerre du Donbass

Ukraine: le réveil d'une nation / Alain Guillemoles, Paris : les Petits matins, impr. 2015**.**

A voir également au Cinémateur

Du 7 au 13 février 2018

Cœurs purs de Roberto de Paolis

1h55 - VO

Quinzaine des réalisateurs - Cannes 2017